



## La parabole du publicain et du pharisien

Luc 18.9 Jésus dit la parabole que voici à certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres :

10 « Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre collecteur d'impôts. 11 Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : “O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. 12 Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure.”

13 Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : “O Dieu, prends pitié du pécheur que je suis.”

14 Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé. »

Le sens premier de ce texte est assez facile à comprendre : devant Dieu nous ne pouvons pas nous prévaloir de quelque mérite et que ce soit et, au contraire, Jésus nous appelle à mesurer nos insuffisances et à les reconnaître. Dieu nous accueille dans sa grâce, si nous considérons que nous avons besoin de sa grâce. Mais si nous pensons que nous sommes « au top » et que nous n'avons rien à nous reprocher, il nous laisse de côté.

Il y a, dans ce texte, plusieurs images sur le haut et le bas. On nous dit que les deux hommes montent au temple. C'était une manière de parler habituelle, comme quand on dit, aujourd'hui, que l'on monte à la capitale, même si géographiquement, on descend. Mais ça dit aussi quelque chose sur la démarche de ces deux hommes qui veulent s'approcher de Dieu. Ils font un mouvement vers Dieu. L'un a l'impression d'être, assez rapidement, de plain-pied avec Dieu. L'autre reste à distance et, pour ce qui est de monter, il n'ose même pas lever les yeux jusqu'au ciel. Donc il commence à monter et puis il s'arrête.

Or, c'est la leçon que l'on trouve dans tout le Nouveau Testament : c'est Dieu qui vient vers nous, c'est lui qui nous a aimés le premier et c'est lui qui peut nous donner les moyens de nous approcher de lui. Bien sûr, nous pouvons faire des pas, nous pouvons monter vers lui, comme le dit le texte, mais, si nous sommes honnêtes, nous nous arrêterons en cours de route, car nous verrons bien nos limites.

Et, donc, les deux hommes, une fois terminée leur prière, redescendent, mais il y en a un qui est tiré vers le haut par Dieu : Dieu le considère comme juste et l'élève jusqu'à

lui. L'autre est enfoncé. « Tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé ».

C'est dit en quelques mots et si, pour vous, tout cela est une affirmation nouvelle ou étonnante, vous pouvez en rester là pour aujourd'hui. Méditez là-dessus et suivez d'une oreille distraite la suite de mon message.

Mais si vous l'avez déjà entendu plusieurs fois au point que cela devienne une habitude, voire une routine, une affaire entendue, alors il faut que je vous dise que ce texte possède une profondeur insoupçonnée et qu'il peut, en effet, nous emmener jusqu'au cœur de la rencontre avec Dieu.

Et, comme toute rencontre, elle possède des éléments déroutants. Il y a des détails qui détonnent. D'abord celui qui parle de la grâce c'est le pharisien. Il commence sa prière en disant à Dieu : je te rends grâce. Et c'est bien le mot grâce qu'il emploie. Il reconnaît ce qu'il a reçu de la main de Dieu. Le point faible est ailleurs. Déjà il s'est habitué à l'idée : pour lui c'est un acquis. Et puis, il s'arrête là. Or la grâce est ce qui nous permet, justement, d'aller à la rencontre avec Dieu. Or de rencontre il n'y a pas. On se rend compte que sa prière s'adresse à lui-même bien plus qu'à Dieu. Il prie, nous dit le texte, « en lui-même ». Cela ne signifie pas seulement qu'il prie en silence. Il se parle. Et d'ailleurs, dans sa prière, il parle de lui : je, je, je.

Or si on veut rencontrer l'autre, une autre personne, ou Dieu, il faut arrêter de s'intéresser seulement à soi.

Le publicain, de l'autre côté, n'est pas du tout un personnage sympathique. Luc a rapporté de nombreuses paroles de Jésus pour mettre en garde contre l'attrait des richesses. Mais, là, le héros de l'histoire est quelqu'un de riche et même, si on veut trouver un parallèle contemporain, un homme d'affaires sans scrupules.

Alors là, la parabole me rejoint d'une manière un peu désagréable. Je ne vais pas faire une prière comme celle du pharisien, mais j'avoue que je suis content de ne pas être un homme d'affaires sans scrupules. Et si j'avais une telle personne à côté de moi en train de prier, si je savais qui elle était, je pense que ma prière ne serait pas remplie que de paroles bienveillantes.

Et tant qu'à mettre le doigt là où ça fait mal, je serais bien capable, aussi, de penser : Seigneur, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme ce Pharisien, sûr de lui et arrogant.

### Notre manière de juger les autres groupes sociaux

Et que se passe-t-il dans ces jugements de valeur ? Ce ne sont pas seulement des jugements moraux. C'est aussi la distance sociale que nous avons avec d'autres personnes qui fait que l'on a du mal à les supporter. C'est ce que dit le Pharisien : je ne suis pas comme les autres hommes, ceux des autres groupes sociaux, comme ce publicain, par exemple, mais aussi comme tous ceux qui ne sont pas de mon groupe de référence.

De fait, j'ai fait carrière dans le monde de la recherche, et je comprends plus facilement un chercheur même un peu désagréable, que quelqu'un d'un autre groupe social. Disons que je comprends plus facilement des personnes que j'ai l'habitude de fréquenter que celles que je vois de loin et que je ne connais pas bien. Et la caricature va vite : il est comme ceci et moi je ne suis pas comme cela. Et on assimile les autres à des caricatures : toutes les personnes de ce pays, de ce métier, de ce niveau social sont comme ceci ou comme cela.

Mais tant qu'on en reste à ces accusations croisées, on ne parle pas à Dieu

Attention : il est parfaitement normal de porter devant Dieu les souffrances que nous a infligées quelqu'un d'autre, de prier pour les victimes de l'injustice. Mais on peut aussi passer son temps à se donner le beau rôle, sans entamer, vraiment, un dialogue avec Dieu qui nous emmène ailleurs.

Or le point de l'affaire, finalement, c'est que le publicain parle à Dieu. Et puisque j'ai dit que le type qu'il représente est l'homme d'affaires sans scrupules, ici, tout d'un coup, il a des scrupules. Donc il s'adresse à Dieu, et même il utilise un verbe assez touchant. Il lui dit quelque chose comme : sois apaisé envers moi. Il ne fait pas référence à une connaissance théologique. Il se place devant Dieu et il le sollicite en tant que personne. Comme l'indique François Bovon dans son commentaire de l'évangile : « sois réconcilié avec moi, suggère moins la compassion que la fin d'une vindicte et le rétablissement d'une relation ».

Et il y a même un détail qui est frappant : le pharisien considère qu'il est proche de Dieu et il n'arrive pas à lui parler ; le publicain se tient à distance et c'est cette distance qui lui permet de parler à Dieu. Avec les autres, comme avec Dieu, il faut prendre la mesure de nos différences, non pas pour en faire des titres de gloire, mais pour mesurer ce qui nous manque, ce qui nous sépare et parler aux autres et à Dieu, en esprit et en vérité, non pas comme des donneurs de leçon, mais comme des personnes simples qui ont besoin de la bienveillance et de la présence des autres. Cela vaut avec notre prochain comme avec Dieu. Ne pas nous présenter comme suffisants (aux deux sens du terme), mais reconnaître notre besoin de la bienveillance de Dieu.

Et vous voyez qu'en creusant ce texte on trouve, comme je l'ai dit, progressivement, le chemin de la rencontre avec Dieu. Et au fil de ce chemin, on le voit, on se dépouille, de toute une série d'attributs qui structurent, qui remplissent, qui saturerent, notre vie quotidienne.

**Cela rejoint des blessures profondes qui nous égarent**

Nos appartenances collectives se trouvent relativisées et remises en question. Et puis il y a aussi des paramètres individuels. Pourquoi est-ce qu'on a besoin de tous ces « bidules » en temps normal ? Quels sont les ressorts qui sont en nous et qui donnent autant de poids à ces appartenances collectives, à ces préjugés, à ces jugements croisés ?

Alors là, d'un coup, le texte m'a entraîné très loin, très profond. En effet, tout à coup, en méditant sur ce texte, j'ai reçu un coup au cœur en lisant autrement : « je ne suis

pas comme les autres ». Et ça a fait écho à des souvenirs d'autrefois lorsque je ressentais confusément, justement, que je n'étais pas comme les autres. Et mon premier ressenti n'était pas du tout une fierté, mais plutôt une souffrance.

Bon, aujourd'hui, si je vous dis que je ne suis pas comme les autres, ça va vous faire sourire, car vous en êtes plus ou moins convaincus. J'ai un petit côté bizarroïde et hors cadre qui est assez rapidement visible. Oui, j'ai fini par faire quelque chose de cette différence. Mais je dirais qu'aujourd'hui je ne suis pas comme les autres, par certains côtés, mais que je me sens pleinement parmi les autres.

Mais je me souviens de ce sentiment récurrent d'être décalé, dans ma propre famille, d'avoir du mal à me faire comprendre. Et la tentation de l'isolement était bien présente. Quand on est adolescent, c'est une réaction assez fréquente de penser que les autres sont hors sujet. Mais ça m'a poursuivi et je vois bien comment tout cela peut se retourner en orgueil, en arrogance : ne pas être comme les autres ... et c'est les autres le problème. Donc être mieux que les autres, etc., et c'est parti.

Et qui m'a sorti de là ? Des enseignants, des responsables de jeunes, qui ont vu en moi autre chose qu'une bizarrerie et qui ont fait attention à moi. Qui ont apprécié ce que cette bizarrerie pouvait produire. Et puis un thérapeute qui, en travaillant avec moi, m'a montré que j'avais pris modèle sur des personnes précises, sans doute pas mon père et ma mère, mais d'autres personnes de ma famille et que ma personnalité était moins incompréhensible qu'on pouvait le penser.

Bref tous ces gens m'ont ramené vers les autres.

Je pense que chez moi cette perception a été plus aiguë que la moyenne. Mais chacun, au fond, sent la distance qui le sépare des autres.

Et que peut-on faire de cette perception ? Ou bien on s'enferme dans le sentiment de sa supériorité ou bien on accepte la distance avec les autres et on leur parle à distance. Et cela a des conséquences sur notre foi. Dieu n'est pas comme moi. Mais il est comme ces adultes qui, bien que n'étant pas comme moi, m'ont tendu la main. Et je ne suis pas comme Dieu. Une grande distance m'en sépare : pourtant je pense que nous pouvons nous parler et qu'il m'accueille tout autre que je sois. Et c'est cela, profondément, la grâce.

Mais en venir à cette relation à Dieu, en laissant de côté toutes les protections, tous les faux semblants, tous les repères sociaux, tous mes préjugés de classe ... tout cela prend du temps et c'est progressivement que cette parabole nous parle de la grâce, à différents niveaux.

[À la rencontre de Dieu, par-delà les obstacles qui nous encombrant](#)

Et alors, je me suis avisé que ce texte était placé à côté d'autres textes où on nous parlait d'autres chose qu'on se trouve bien de laisser de côté pour se présenter devant Dieu. Le Pharisien était encombré de sa supériorité morale, de sa dignité religieuse et sociale. C'était un personnage écouté et respecté. Après, vient un homme riche qui veut entrer

dans le Royaume de Dieu et Jésus lui dit qu'il doit laisser de côté ses richesses pour le suivre. Autre réalité dont on peut être encombré.

Et même Jésus, entre les deux textes, dit qu'il faut accepter de laisser de côté les faux semblants de la vie adulte et redevenir comme des enfants. Non pas des êtres immatures, mais des personnes qui n'ont pas encore appris à jouer les rôles sociaux qui solidifient cette distance qui nous sépare des autres et de Dieu.

Et comment nous présenter devant Dieu, finalement ?

J'ai pensé aux paroles du Psaume 40 :

2 J'ai attendu, attendu le Seigneur : il s'est penché vers moi, il a entendu mon cri,

3 il m'a tiré du gouffre tumultueux, de la vase des grands fonds.

Il m'a remis debout, les pieds sur le rocher, il a assuré mes pas.

7 Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, – tu m'as creusé des oreilles pour entendre –  
tu n'as demandé ni holocauste ni expiation.

8 Alors j'ai dit : « Voici, je viens »

Voici je viens et devant Dieu nous sommes comme des enfants. Nous nous approchons les mains vides. Oui, comme l'a écrit le prêtre et poète Michel Scouarnec : « Au soleil de l'amour, ne resteront que nos mains vides ».

Pourtant ce sont ces rencontres simples et dépouillées avec Dieu qui font de nous des hommes et des femmes transformés. Le récit de l'évangile est une parabole. Mais je ne peux pas m'empêcher d'imaginer la fin de l'histoire. Je n' imagine pas le publicain rentrant chez lui et reprenant sa vie comme avant. La seule chose qui nous transforme vraiment, dans la vie, c'est l'amour que les autres nous portent et l'amour que nous portons aux autres. Et quand nous venons devant Dieu les mains vides, qu'il nous accueille dans l'amour de sa grâce et que nous pouvons parler de la distance où nous nous trouvons de lui, nous repartons différents. Là l'histoire s'arrête et ce sont des personnages fictifs. Juste après on nous parle d'un publicain réel, Zachée, transformé, justement par l'amour du Christ. Il descend, lui, de l'arbre où il était perché, comme un homme nouveau.

Nous redescendons, ainsi, chez nous, justifiés et quelque chose en nous a changé.

Frédéric de Coninck

26 octobre 2025

